

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'intelligence artistique
Michel van Schendel, poète, critique et ferment intellectuel de
la conscience sociale

Jean Fiset

Number 113, Spring 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36871ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fisette, J. (2004). L'intelligence artistique : Michel van Schendel, poète, critique et ferment intellectuel de la conscience sociale. *Lettres québécoises*, (113), 5-5.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2004

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

L'intelligence artistique

Michel van Schendel, poète, critique et ferment intellectuel de la conscience sociale.

H O M M A G E

JEAN FISETTE

TROIS PRIX PRESTIGIEUX VIENNENT QUASI SIMULTANÉMENT reconnaître l'importance significative de l'œuvre de Michel van Schendel : le prix *Spirale*, le prix Victor-Barbeau de l'Académie des lettres du Québec (*ex æquo*) et surtout le prix Athanase-David, la plus haute distinction accordée par le gouvernement du Québec à un écrivain.

Michel van Schendel est avantagement connu dans le milieu. Comme cette courte présentation s'inscrit dans un périodique s'adressant spécifiquement à des littéraires, lecteurs et écrivains, je voudrais insister sur quelques aspects précisément littéraires de sa poésie. Je la fais à titre de collègue qui s'adresse à un autre appartenant au même milieu : une relation qui, de mon point de vue, est faite de la plus haute considération et qui a été construite sur l'échange de réflexions concernant la chose littéraire et, plus simplement, sur une amitié.

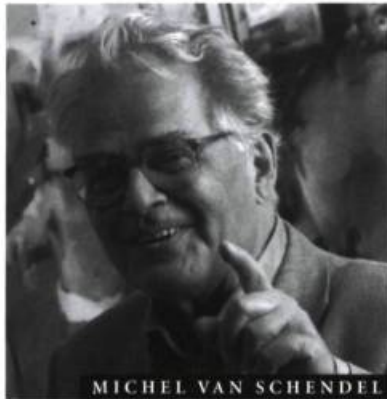
L'ÉTRANGER

D'abord, je le rappelle aux plus jeunes, Michel a atterri ici, à Montréal, au milieu des années cinquante. « Atterri » comme s'il venait de la planète Mars, c'est-à-dire d'un lieu qui n'avait d'affinité avec la culture d'ici que la langue. Il représentait l'étranger d'une façon quasiment absolue, il était une sorte de survenant, non pas le personnage un peu folklorique auquel nous avons habitués notre grand roman de la terre, mais un personnage qu'on n'arrive pas à intégrer dans la culture de l'époque ; il participe à la renaissance sociale et politique qui se prépare sous une pluralité d'aspects ; par exemple, et c'est significatif, il sera l'un des premiers à parler d'une littérature québécoise, qu'il trouve d'ailleurs le moyen d'enseigner. À l'invitation pressante de Gaston Miron, il oriente sa réflexion et son écriture sur le thème de l'exil et de l'étranger. On comprendra que, dans le contexte, cette thématique ait pu susciter un solide recueil, qui compte parmi les premières publications de l'Hexagone : *Poèmes de l'Amérique étrangère* (1958). Ce qu'on y lit, c'est le lieu d'une conscience qui « cogne à ta poutre Amérique », la rencontre de l'esprit de la découverte, la force de la critique sociale et aussi la voix de l'ouverture à l'autre, de la rencontre : « J'entasse des paquets de fougue et de terre souriante / Et je sors de moi-même // Je frippe les faux goûts et je sème le rire. » Le lecteur de poésie qui a fréquenté cette œuvre remarquera cette formule, que l'on retrouvera dans les œuvres suivantes, du vers donné comme l'acte conscient et volontaire d'inscrire un acte d'énonciation, construisant à la fois le sujet et sa relation d'appropriation au monde encore étranger : « J'entasse », « je sors », « je frippe »...

L'ÉCRITURE ENGAGÉE

Dans les années qui suivent, Michel van Schendel s'associera à tous les groupes appartenant à la mouvance de la pensée socialiste, non pas celle qui s'appuie sur des certitudes ou des dogmes, mais celle qui en s'avançant ouvre la voie à des lendemains encore à imaginer. On comprendra que l'écriture

poétique représente, dans ces conditions, un lieu de conscience des personnes, des événements et des enjeux. La relation de l'écriture au monde social est claire : ce n'est pas le politique qui utilise et avale le poétique mais bien, à l'inverse, le poétique qui défait le politique et en annonce le renouvellement. En témoigne *Veiller ne plus veiller. Suite pour une grève* (Noroît, 1978), un recueil qui est fait d'inscriptions fragmentaires liées aux événements quotidiens de la longue grève des professeurs de l'UQÀM en 1976 et 1977. Ici, aucune certitude, les événements comme l'écriture sont suspendus, liés aux impondérables qui risquent constamment de venir déjouer les orientations de la stratégie ; plus proprement, on y rencontre des inscriptions d'états de conscience. Le point est important : le seul support, c'est la force morale, la confiance en soi et l'intelligence, celle qui prend pour objet non pas



MICHEL VAN SCHENDEL

des énoncés abstraits ou des pseudo-vérités dont on sait maintenant qu'elles sont bien relatives et souvent trompeuses, mais les personnes, les rencontres, les inquiétudes et les assurances morales. C'est d'ailleurs à ce titre que l'écriture est possible et créatrice, sans tomber dans la répétition de formules à la mode (on se remémore un article marquant intitulé « L'idéologie est une quasi-idéologie »). Chez van Schendel, l'écriture est une action, une activité pleinement artistique, celle d'un sujet qui, découvrant le monde ou le créant pour la collectivité, trouve à s'y faire lui-même comme homme. L'exilé évoqué plus haut, habité d'un sentiment d'étrangeté, voilà qui donnerait une image assez juste de cet énonciateur qui, à la façon d'un capitaine, tient la barre fermement, ayant le courage de se diriger vers des terres inconnues. L'image de Christophe Colomb s'impose. On

comprend qu'en 1996 il publie *Jousse ou La traversée des Amériques*.

AILLEURS

Enfin, pour marquer le point d'aboutissement le plus récent de l'écriture poétique : *Quand demeure* (l'Hexagone, 2002). En regard des *Poèmes de l'Amérique étrangère*, le paysage de l'écriture est étrangement familier alors que les enjeux semblent s'y inverser. Le pays brisé, mais qui est aussi le lieu de l'espoir, s'est maintenant déplacé au Moyen-Orient. À l'humanité humiliée qui réclame justice, le poète reconnaît la souffrance, ouverture vers l'espoir. Un poème très touchant, « Ghazal pour les amis lointains », évoque le sentiment d'étrangeté dans la conscience qui se perd sur son propre sol : « Quand tu traverseras le gué à pied / de l'autre côté de la colline // La maison de mémoire où tu vivais / n'existe plus que d'un amas // La maison d'hommes et d'oiseaux / de femmes et d'enfants las. » Une transformation radicale de la conscience au pays (à laquelle van Schendel a participé) a fait de notre terre d'Amérique le lieu du regard ; mais le risque est le même : refus des fausses certitudes et appui sur la seule intelligence par la pratique de l'écriture.

L'homme dépourvu de pouvoir, armé de sa seule parole poétique, trouve à exercer son intelligence dans l'activité artistique. Les deux derniers vers du poème précédemment cité sont explicites : « Quand une lumière attend / je la dessine. » L'écriture de la poésie est une action. Celle de la conscience.